

Réplique à Christian Seignobos, compte rendu sur « Pemboura Aïcha, L'Élite militaire et la Formation de la culture stratégique camerounaise », *Journal des Afrikanistes*, Vol. 87, n° 1-2, 2017, pp. 482-485

[Reply to Christian Seignobos, report on « Pemboura Aïcha, Military Elite and Development of Cameroonian Strategic Culture », *Journal des Afrikanistes*, Vol. 87, n° 1-2, 2017, pp. 482-485]

Njifen Isofofu

University de Yaoundé II, Cameroun

Copyright © 2020 ISSR Journals. This is an open access article distributed under the *Creative Commons Attribution License*, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.

ABSTRACT: In a reading report published in “*Journal des Afrikanistes*” in 2017, geographer expert Christian Seignobos provides some criticisms about the book entitled “*Military Elite and Formation of Cameroonian Strategic Culture*” edited by L’Harmattan in 2015. It is clear that Aïcha Pemboura, author of this book, was aware that a study on African armies would attract criticisms - which is absolutely normal and even salutary. Our objective in this response is not to arouse sterile controversy, but to provide some details which, we believe, will provide both answer elements and understanding for Christian Seignobos.

KEYWORDS: Elite, military, training, culture, Cameroon.

RESUME: Dans un compte rendu de lecture paru dans “*Journal des Afrikanistes*” en 2017, l’expert géographe Christian Seignobos livre une critique sur l’ouvrage intitulé « *L’élite Militaire et la Formation de la Culture Stratégique Camerounaise* » édité par L’Harmattan en 2016. Il est clair que l’auteure que je nomme Aïcha Pemboura était consciente que la rédaction d’un livre sur les armées africaines susciterait des critiques – ce qui est absolument normale et même salutaire. Notre objectif dans cette réponse, n’est pas de faire de la polémique stérile, mais bien de fournir quelques précisions qui, pensons-nous, apporteront à la fois des éléments de réponse et de compréhension à Christian Seignobos.

MOTS-CLEFS: Elite, militaire, formation, culture, Cameroun.

La note de lecture publiée par Christian Seignobos dans *Journal des Afrikanistes* sur l’ouvrage *L’Élite militaire et la Formation de la culture stratégique camerounaise*, édité par L’Harmattan constitue sans doute un premier contre argumentaire très radical des tenants de la pensée savante en l’encontre de l’auteure depuis la parution de cet ouvrage. Au regard du substratum de cette œuvre, le débat critique y afférent qui émerge dans la littérature serait à mon sens le reflet de l’intérêt et de la visibilité des résultats de cette recherche auprès d’un lectorat suffisamment éclairé. Toutefois, je m’étonne qu’un imminent scientifique de haut vol, un aristocrate de la science savante, « géographe de formation », de la classe de Christian Seignobos, un occidentalocentriste dans le raisonnement, lauréat des grands prix pour ses écrits en géographie « excepté en science politique », n’ait pas pu décrypter le sens, l’essence et la quintessence de l’analyse conduite par l’auteure dans cet ouvrage. Cette critique que d’aucuns qualifient de superficielle et superflue, loin d’être suspecte ou méchante du fait sans doute de caractère sexiste de Christian Seignobos, devient inutilement insultante à l’endroit d’une jeune et brillante auteure, obstinément dévouée et passionnée dans sa quête de l’excellence au sein de la loge scientifique. L’entreprise de Seignobos laisse par ailleurs penser pour utiliser l’argumentaire de Pemboura que la violence symbolique est un mécanisme premier d’imposition des rapports de

domination. Certains courants de pensée jusqu'ici dominants aimeraient pouvoir continuer à monopoliser et à contrôler l'environnement idéationnel de la recherche scientifique sur la culture stratégique; ils ont souvent voulu le faire sur d'autres questions. Au demeurant, cet auteur admet pour son plus grand déshonneur ne s'appuyer que sur des interprétations qu'il reconnaît excessives par ailleurs, ce qui ne peut que desservir la science. Qu'il me soit d'abord permis de rappeler la personnalité exceptionnelle plutôt singulière de l'auteur.

Aicha Pemboura, Ph.D en science politique obtenue avec l'unanime félicitation d'un jury composé des membres de l'académie camerounaise de science politique et des officiers supérieurs de l'armée Camerounaise, est enseignante chercheuse au département de science politique de l'Université de Yaoundé II. Diplômée des grandes écoles de maintien de la paix à l'échelle du continent, jusqu'ici unique civile diplômée de la prestigieuse Ecole supérieure internationale de guerre (ESIG), Aicha Pemboura, dans un parcours de formation cohérent est aujourd'hui spécialiste des questions de défense, paix et sécurité. Auteure de nombreuses publications scientifiques sur des thématiques y afférentes, la jeune auteure met sa riche expertise au service de la formation au Cameroun et à l'étranger – Enseignante à l'Ecole Supérieure Internationale de Guerre, directrice de séminaire de Géopolitique de la défense à l'Ecole Militaire Interarmées du Cameroun et instructrice à l'Ecole de maintien de la paix de Bamako (Mali).

L'ouvrage en question est une contribution inestimable au développement de la science. L'armée dans les pays en développement jusqu'ici était une sorte de boîte noire avec une tradition culturelle muette dépourvue de toute analyse critique dans la littérature. Il était temps pour l'auteure d'ouvrir cette boîte pour jeter les prémices de la production herméneutique dans le domaine militaire. Ce livre est davantage plus intéressant qu'elle a une double perception de l'armée, notamment en tant que chercheuse extérieure, mais également en tant que chercheuse interne avec une approche participative qui lui a permis d'avoir un contact régulier et de tremper dans le quotidien des officiers. Cet article a pour but de fournir quelques éléments de réponse à quelques-unes des prises de position du compte rendu critique de C. Seignobos.

D'abord, je m'étonne que l'on reproche à l'auteure d'avoir publié un ouvrage inspiré de sa thèse de doctorat. Dans la tradition académique, de nombreuses thèses bénéficient de l'unanime autorisation de publication du jury. Alors, qu'un auteur décide de publier les résultats de sa recherche dans un bouquin devrait plutôt être encourageant. Au-delà de ses frasques, Seignobos a-t-il la qualité de juger de la forme de l'ouvrage (« *chapitres trop nombreux conduisant à bien des répétitions* ») qui relève du choix intrinsèque de l'auteure ? Je n'en suis pas sûr. L'ouvrage est constitué de quatre chapitres relativement équilibrés. Qu'est-ce qu'il appelle « *laborieuses définitions* » ? Est-ce parce que l'auteure à l'entame de son ouvrage a procédé au débat conceptuel conformément au canon scientifique ? Par conséquent, ce reproche se vide de sa pertinence. N'est-il pas par ailleurs judicieux d'accorder à Seignobos le discrédit pour son manque de maîtrise du champ sémantique ?

Sur le fond, je ne serai pas réticent dans l'aventure du savoir d'attirer l'attention de Seignobos et par la même occasion rappeler aux lecteurs de cette ouvrage que la réflexion de Pemboura s'appuie sur une approche institutionnelle structurée autour du cadre d'acquisition, de transmission et d'évolution de la culture stratégique camerounaise. Cette ouvrage fouillé, documenté, très intéressant, permet effectivement de découvrir que Pemboura a fait le choix de rendre compte d'une trajectoire institutionnelle dans la formation de la culture stratégique qui dans cette perspective ne peut s'acquérir que dans les académies militaires, véritables cadres idéationnels.

Quoi qu'il en soit, lire honnêtement ce livre permet de comprendre que la culture, selon l'auteure s'acquiert dans la durée. Elle explique que le processus de formation de la culture stratégique camerounaise débute dès la formation militaire de base. D'où le choix de mettre l'accent tout au long de son ouvrage sur les grandes académies de formation militaire de base au Cameroun et à l'étranger. Elle précise par ailleurs qu'après cette étape interviennent une multitude de formation continue de courte durée qui contribuent au renforcement et à la consolidation de ce long parcours de construction d'une culture stratégique propre au pays. Mais l'auteure explique son choix de ne pas insister sur ces formations continues car elles ne viennent que se greffer à une formation de base bien plus solide. Ces officiers sortis soit de l'EMIA (pour la grande majorité, soit près de 80%) ou des écoles militaires étrangères sont les mêmes qui, en plus des formations continues reçues, font de leurs unités, des références à l'instar du bataillon d'Intervention Rapide, de la Garde Présidentielle, de la gendarmerie, etc...

Le choix de l'auteure porte sur une orientation institutionnelle. Dans ses propos, la culture stratégique s'acquiert entre autres dans les académies militaires et dans cette optique, il est de bon ton que les discours officiels qui se félicitent des « coopérations militaires fructueuses » avec des pays amis figurent dans cet ouvrage. Lire l'auteure, nous permet de comprendre qu'en réalité, cette dernière n'a jamais mis l'accent sur la prégnance de l'extérieure dans la formation de l'élite camerounaise, mais plutôt de la complémentarité de la trajectoire extérieure (20%) à la formation locale (80%).

Cet ouvrage montre également les efforts du Cameroun pour s'intégrer véritablement à une classe dominante constituée par les pays amis. Selon l'auteure, pour comprendre l'orientation de la culture stratégique du Cameroun, il faut également être

aux faits de la politique étrangère de ce pays. Cette présentation que Seignobos qualifie d'excessive ne relève que sans doute du choix raisonné de l'auteure dans sa démarche.

L'autre angle d'attaque, un peu plus gênant parce que plus personnel, avec des remarques visant à débusquer l'auteure de sa posture épistémologique concerne cet extrait de son compte rendu: « *ce travail a gardé des lourdeurs de thèse (...) Ne pas savoir quelle place accorder au BIR au sein des forces armées camerounaises est révélateur d'un malaise profond (...) Les carences de terrain de l'auteure sont patentées ...* ». Une fois de plus, cette sensation de malaise chez Seignobos vient du fait de n'avoir pas pu circonscrire et comprendre la démarche de l'auteure. Il s'agit précisément de l'acquisition par les élites de la culture stratégique par la formation de base et la formation continue; les élites faisant allusion aux officiers des forces armées camerounaises. Dans cette optique, la formation de garde indigène intervenue avant 1960 dont Seignobos fait allusion n'entre pas dans le champ de l'étude circonscrit par l'auteure. Pour avoir bien lu cet ouvrage, l'analyse de l'auteure commence dès 1960, date de l'indépendance du Cameroun. La critique sur les carences de terrain incompréhensible tombe par conséquent bas; dans la mesure où une telle approche de la culture stratégique ne nécessite aucune justification de la filiation communautaire et religieuse du Général Jacob Kodji tel que le suggère Seignobos en demandant à l'auteure d'expliquer le choix ayant « *présidé la nomination à Maroua, dans la région militaire nouvellement créée (2014), du jeune général Jacob Kodji, Kapsiki, protestant du village de Mogodé* ». S'il avait compris l'auteure et surtout la problématique soulevée dans l'ouvrage, il aurait sans doute posé la question autrement en s'interrogeant sur le choix qu'elle a fait d'étudier la culture stratégique camerounaise uniquement par le biais de la formation. Dans ce contexte effectivement, l'auteure aurait pu analyser la trajectoire de formation de ce général qui permettrait de comprendre, entre autres, pourquoi il a été nommé à ce poste en 2014 et non pas sa culture traditionnelle qui nous renverrait à ses origines familiales ou communautaires, ce qui éloigne de la culture stratégique dont parle l'auteure.

L'esthète géographe, C. Seignobos reproche également à l'auteure de n'avoir pas analysé « *... les réactions de terrain des officiers de l'ANC, de la gendarmerie et du BIR devant l'hydre Boko Haram...* ». Une confusion patente entre stratégie et tactique transparait lorsque Seignobos évoque « *des réactions de terrain des officiers de l'ANC* ». Les événements comme la contre-insurrection upéciste, à mon sens, n'ont pas de place dans ce raisonnement. L'armée au sens de Pemboura en tout cas est par essence républicaine. Une telle confusion susceptible de pervertir les esprits éclairés montre que Seignobos patauge dans un champ de connaissance qu'il semble maîtriser le moins à défaut d'avoir un procès d'intention.

Par ailleurs, le compte rendu de Seignobos présente de nombreuses ambiguïtés qui témoignent une lecture superficielle lui permettant d'apprécier autrement la prise de position de Pemboura dans son ouvrage. En effet, l'hybridation, selon l'auteure, fait allusion à la fusion, au mélange ou encore au métissage des cultures diverses. Dans ce mélange, l'auteure met en exergue l'hypothèse d'une complémentarité entre les cultures. Alors, l'on ne saurait comprendre, surtout que cela n'apparait nulle part dans l'ouvrage, la prééminence de la formation à l'étranger sur la formation locale comme le laisse penser Seignobos; dans un contexte où la formation à l'étranger ne représente selon l'auteure que 20% de la trajectoire de formation des officiers camerounais. Cette affirmation de Seignobos en ces termes: « *Pemboura admet également que les officiers camerounais sortis de Saint-Cyr Coëtquidam, de Sandhurst ou encore de Westpoint tirent gloire de leur formation, à la différence de ceux formés sur place, à l'École militaire interarmées (EMIA) de Yaoundé* », constitue donc une incompréhension grave voire une interprétation erronée de la pensée de l'auteure. Une telle légèreté qui installe un malaise dans la lecture de ce compte rendu concerne ce qu'il qualifie lui-même de contradiction constante; d'où sa difficulté manifeste à comprendre le concept d'hybridation largement développé dans l'ouvrage. Selon l'auteure, le Cameroun a produit des officiers porteurs des cultures différentes acquises à l'EMIA et/ou à l'étranger (dans le cadre de la formation de base) et des formations continues (suivies au Cameroun et/ou à l'étranger); lesquelles font de chaque officier camerounais un acteur pétrit d'une multitude de cultures qui se complètent d'où le concept d'hybridation dans la formation de cette culture qui semble inédit dans les études stratégiques. L'intelligence qui permet de comprendre l'auteure conduit logiquement à constater que le mouvement vertueux d'hybridation découle simplement du processus d'extraversion et d'introversion.

En conclusion, que retenir de cet ouvrage ? Dans une approche bourdieusienne axée sur le constructivisme structuraliste, l'auteure démontre comment l'apprentissage dans les diverses écoles de formation militaire génère chez les acteurs des modes de perception, de comportement humain ainsi qu'un ensemble de capacités, d'habitudes et de marqueurs corporels par inculcation des façons d'être propres à un milieu. Par conséquent, dans le cas camerounais, le pluralisme des modèles (locaux et étrangers) auxquels est exposé le pays entraîne au sens de Pemboura, une force de réinterprétation, de production, de création d'un prototype métissé qui permet à l'élite militaire de faire face à certaines menaces (coupeurs de route, piraterie maritime, boko haram, etc.).

Les différentes trajectoires historiques de formation des militaires camerounais sont dominées dans le temps long par la France et plus marginalement par l'Angleterre; les influences nouvelles, notamment chinoises et américaines. Depuis 1974, la Chine entretient des relations multiformes avec le Cameroun et elle s'est progressivement positionnée au fil du temps comme

la principale concurrente de la France en matière de formation des camerounais à l'étranger. L'auteure précise par ailleurs que les offres de formation de la Chine en direction du Cameroun tendent même à augmenter pourtant les offres de formation de la France sont plutôt en baisse. Les Etats-Unis et d'autres nouveaux partenaires comme la Grèce, l'Angleterre, l'Espagne ou encore la Belgique débutent tous leurs coopérations avec le Cameroun dans les années 70, au même titre que l'Israël ou encore des pays africains (Maroc, Sénégal, etc.). Il est important de préciser que tous ces pays n'ont pas seulement été des partenaires occasionnels du Cameroun. Ils ont régulièrement formé des militaires camerounais mais en nombre moins importants. Pemboura souligne l'appui qu'apporte les pays dominants tels que la France, la Chine et des Etats-Unis aux Forces armées camerounaises dans la lutte contre boko haram en leur proposant du matériel militaire ainsi que des formations continues pour renforcer leurs capacités en matière de lutte contre le terrorisme.

Mieux encore, l'on comprend en lisant l'auteure que le Cameroun développe une stratégie de l'acteur rationnel qui tout en collaborant toujours avec l'acteur dominant pour en tirer un certain nombre d'avantages, sort finalement et habilement de cette prégnance extérieure par un processus d'introversion, de réappropriation, de transformation et de production d'une culture différente, multicolore et métissée. Cette réinterprétation et cette transformation se fait surtout localement.

REFERENCES

- [1] Seignobos, C., 2017, Pemboura Aïcha, 2016, L'Élite militaire et la Formation de la culture stratégique camerounaise, *Journal des africanistes*, 87, 1-2, 482-485. <http://journals.openedition.org/africanistes/6234>.
- [2] Pemboura, A., 2016, L'Élite militaire et la Formation de la culture stratégique camerounaise, Paris, L'Harmattan, 260 p.